

LA REPRÉSENTATION DES CONSONNES GÉMINÉES DANS LA BRACHYGRAPHIE ITALIOTE

Au moment de prendre la parole devant vous, j'éprouve quelque honte à parler en français alors que celui qui m'a initié au grec moderne n'est autre que le maître dont les néohellénistes ici réunis célèbrent la mémoire. Ma situation est donc paradoxale, et vous me permettez d'évoquer d'abord, pour en rendre compte, quelques souvenirs personnels. Il faut remonter assez loin dans le passé, plus d'un tiers de siècle en arrière, et plus précisément au mois d'octobre 1952. Sur le quai de la gare d'Altona, un linguiste suisse, Hansjakob Seiler, et un linguiste grec, Stamatis Karatzas, étaient venus accueillir, au sortir du train, un jeune français appelé à travailler, comme eux, à l'Université de Hambourg, en Allemagne. Stamatis Karatzas, arrivé quelques jours plus tôt, était nommé lecteur de grec moderne, après quelques années d'études à Paris. Il commençait ainsi une longue série d'années d'enseignement à l'étranger, loin de sa patrie. Quant à moi, invité à collaborer un an au *Thesaurus Linguae Graecae* fondé quelques années plus tôt par Bruno Snell, je fus des tout premiers élèves de Stamatis Karatzas. Je ne lui fais guère honneur, penserez-vous à juste titre, mais je lui dois d'avoir alors compris qu'un historien de la langue grecque antique ne peut limiter son intérêt à la période qui va d'Homère (le mycénien n'était pas encore déchiffré) au IV^e siècle après Jésus-Christ; il ne lui suffit même pas d'aborder le millénaire byzantin: il doit parvenir jusqu'à l'état actuel de la langue grecque, toujours et heureusement vivante. La leçon qu'il m'avait donnée n'a pas été perdue, et j'ai toujours eu le souci d'en faire bénéficier ceux de mes étudiants qui s'intéressaient à la linguistique grecque.

Pour en revenir à notre année commune à Hambourg, Stamatis Karatzas préparait déjà son ouvrage sur «L'origine des dialectes néogrecs de l'Italie méridionale», qui devait paraître à Paris en 1958—il y a tout juste trente ans—dans la collection de l'Institut néohellénique de la Sorbonne. De mon côté, j'avais commencé à étudier les manuscrits grecs copiés dans l'Italie du sud et la Sicile au cours du moyen-âge. La langue, d'une part, les livres, de l'autre, témoignaient de l'exis-

tence d'un hellénisme italiote qui nous rapprochait: nous cherchions l'un et l'autre à déterminer si, et dans quelle mesure, cet hellénisme remontait à l'antiquité et donc, de manière encore plus lointaine, à la colonisation grecque. En d'autres termes, y avait-il eu, ou non, continuité de l'hellénisme dans ces régions?

La réponse positive que Stamatis Karatzas a donnée à cette question comportait, entre autres arguments, un fait de phonétique: la prononciation de consonnes géminées dans les dialectes de l'Aspromonte, en Calabre, et du Salente, en Terre d'Otrante, «avec articulation prolongée du son... s'il est spirant et, s'il est occlusif, retard entre occlusion et explosion» (p. 81); selon lui, il s'agissait d'une prononciation qui s'était maintenue depuis le dorien de Grande Grèce, alors que la simplification s'était faite assez tôt dans la plus grande partie du monde hellénophone. On avait donc là un «archaïsme... pré-byzantin, commun aux deux îlots et autochtone» (p. 113).

Dans l'*Αντιχάρη* offert en 1984 à Stamatis Karatzas, j'ai cherché à montrer le rôle historique que l'hellénisme de Sicile avait pu jouer, à la suite de la conquête arabe de l'île, dans la genèse des dialectes grecs de l'Italie méridionale¹. Et j'ai suggéré qu'on prit en compte, pour la période médiévale, les inscriptions, les documents et les livres produits dans cette vaste région, notamment les souscriptions de copistes ainsi que les notes diverses inscrites dans les manuscrits par des lecteurs ou propriétaires successifs. À ce matériel, plus ou moins proche de la langue parlée de tous les jours, les spécialistes de la dialectologie byzantine pourraient, comme je me propose de le montrer, ajouter une autre source de renseignements.

En effet, dans la seconde moitié du Xe siècle un nouveau mode d'écriture s'est développé en Calabre, autour de S. Nil de Rossano, le futur fondateur, en 1004, du monastère de Grottaferrata, proche de Rome. Il s'agit d'une écriture abrégée que Nikos Chionidis, aux travaux de qui je renverrai², a justement dénommée brachygraphie. À chaque syllabe est affecté un signe, plus ou moins compliqué selon la com-

1. *Sur les origines lointaines des dialectes néo-grecs de l'Italie méridionale*, dans ANTIXAPH, Ἀφιέρωμα στον καθηγητή Σταμάτη Καρατζά, Αθήνα 1984, p. 139-144.

2. N. Π. Χιονίδης, Ἰταλοβυζαντινὴ βραχυγραφία, Αθήναι 1975; N. P. Chionides - S. Lilla, *La brachigrafia italo-bizantina* (Studi e Testi, 290), Città del Vaticano 1981.

position phonique et graphique de la syllabe. Le procédé a pour effet non pas de rendre plus rapide l'acte d'écrire, comme c'était le cas avec la tachygraphie antique, mais seulement d'économiser la place en un temps et une région où le parchemin était particulièrement rare.

Quelques exemples permettront à ceux d'entre vous qui ne sont pas familiers avec ce système d'écriture syllabique de comprendre comment il fonctionne—suivant des principes tout différents de ceux qui, vingt-cinq siècles plus tôt, régissaient le syllabaire mycénien, celui du linéaire B. Dans la brachygraphie italote, une représentation schématique ou symbolique de chaque lettre permet d'obtenir un tracé rassemblant, en une figure plus ou moins simple, la totalité des éléments constitutifs de la syllabe:

D'où des assemblages comme:

Certaines combinaisons de voyelle plus consonne, particulièrement fréquentes en raison de leur usage comme désinences, sont représentées par des signes comparables ou même identiques à ceux qui servent d'abréviations dans les manuscrits byzantins:

D'où des tracés comme:

Cette présentation sommaire vous permettra de comprendre le fonctionnement du système: chaque figure, plus ou moins complexe, représente une syllabe, et la séparation entre deux figures correspond donc à ce que le copiste estime être l'emplacement de la coupe syllabique, éventuellement celui de la fin de mot.

Le principe général, qu'on peut qualifier de phonologique, est le suivant. À l'intérieur d'un mot, la coupe syllabique se situe entre voyelle et consonne, dans le cas d'une syllabe ouverte, ou entre deux

consonnes, et dans ce cas la syllabe est fermée:

τι/θη/μι

άν/δρός

Toutefois, et c'est là une indication phonologique importante, le copiste qui écrit en brachygraphie italiote admet à l'initiale de syllabe les groupes consonantiques que la langue utilise à l'initiale de mot:

πτῶ/σις

→

ά/πτό/με/θα

Cette règle de découpage syllabique s'accorde avec la syllabation décrite par le grammairien Hérodien (Lentz, II, p. 393, 33 sqq) au IIe siècle de notre ère: «Les groupes de consonnes admis à l'initiale des mots sont pris comme tels lorsqu'ils se trouvent à l'intérieur»³, et Hérodien donne comme exemple κτῆμα, avec le groupe κτ- initial, et ἔτικτον, avec le même groupe -κτ- intérieur, en précisant que kappa et tau sont pris ἐν συλλήψει. Dans une terminologie plus moderne, mais d'origine grecque, on dira que tout groupe de consonnes admis à l'initiale, où il est nécessairement *tautosyllabique*, reste *tautosyllabique* à l'intérieur du mot. Cette affirmation est contraire à l'opinion des linguistes d'aujourd'hui pour qui le groupe employé à l'intérieur du mot est *hétérosyllabique*⁴. L'affirmation d'Hérodien contredit aussi les usages de la prosodie métrique, où le groupe consonantique se dissocie, avec fermeture de la syllabe qui précède (à l'exception des cas, bien connus, où joue la règle de la *correptio attica*).

La réalité phonétique de la coupe syllabique fait qu'elle ne respecte pas toujours les fins de mots, qu'il y ait ou non élision. On découpe ainsi:

έ/ν ἄλ/λω
ἄλ/λ' έ/πί

Ces deux exemples montrent de plus que les consonnes redoublées (identiques dans la graphie et dans la prononciation, à l'exception du

3. Τὰ σύμφωνα τὰ ἐν ἀρχῇ λέξεως εὐρισκόμενα, καὶ ἐν τῷ μέσῳ ἔαν εὐρεθῶσιν, ἐν συλλήψει εὐρίσκονται.

4. Voir par exemple M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972, p. 284: «un même groupe [de consonnes] qui, à l'initiale du mot, appartient nécessairement à la partie ascendante d'une seule et même syllabe (groupe *tautosyllabique*) était, à l'intérieur du mot, réparti entre deux syllabes (groupe *hétérosyllabique*): κτῆ/μα mais κέκ/τη/μαι (non *κέ/κτη/μαι)».

groupe -γγ-) sont normalement dissociées dans le découpage. On rencontre ainsi les séquences partagées de deux liquides:

κάλ/λισ/τον πόρ/ρω

de deux nasales:

συμ/μέτρως ἐν/νο/ῆ/σαι

de deux sifflantes sourdes:

συμ/πτυσ/σο/μέ/νων

de deux occlusives sourdes:

φυ/λάτ/του

Si, comme on vient de le voir, le découpage reproduit la syllabation parlée (ἐ/ν ἄλ/λω, ἄλ/λ' ἐ/πί), il est au moins vraisemblable que la répartition hétérosyllabique des consonnes redoublées est elle aussi en accord avec la syllabation parlée, et qu'elle atteste l'existence de consonnes géminées dans les parlers grecs de la Calabre au Xe siècle.

Certes, le système graphique n'est pas rigide. Il admet des exceptions lorsque la première des deux syllabes concernées réclame une figuration complexe en raison du nombre des lettres qui la forment. C'est le cas, par exemple, de κρείττονα, dont la première syllabe contient cinq lettres. Le découpage se fait alors de deux manières différentes: κρείτ/το/να, ou plus fréquemment κρεί/ττο/να grâce à un artifice: on utilise un *tau* de petite taille, qui se place en exposant, tantôt au-dessus du signe de κρει (κρει^τ), tantôt au-dessus du signe suivant, το (τ^τ), sans qu'on puisse toujours déterminer quelle était l'intention exacte du copiste, c'est-à-dire la syllabation qu'il cherchait à reproduire. Il semble que, le plus souvent, on ait affaire à une sorte de dissimilation graphique, causée par la difficulté d'ajouter le signe correspondant à la première des deux consonnes au tracé représentant tout le reste de la syllabe; ce phénomène, d'emploi limité presque exclusivement à la dentale sourde *tau*, paraît particulièrement fréquent après les voyelles *alpha* et *upsilon*.

Malgré cette variation, qui a de grandes chances d'être plus graphique que phonétique, le découpage adopté dans la brachygraphie italiote s'accorde bien avec une prononciation hétérosyllabique des consonnes géminées. Dans cette réunion du souvenir, il m'a paru judicieux de faire connaître ce phénomène, argument supplémentaire en faveur de la thèse soutenue, il y a trente ans, par notre ami Stamatis Karatzas.

